

Quand la crise sanitaire réinterroge les pratiques et les politiques du tourisme¹

Philippe Bourdeau, Université Grenoble-Alpes, UMR PACTE

Introduction

A bien des égards le Coronavirus a mis le monde du tourisme à l'envers : les départs en vacances et en week-end ont été proscrits, et après les dégâts du sur-tourisme ce sont ceux du sous-tourisme qui ont fait l'actualité. On a même vu les règles d'accès aux plages proscrire le farniente... Le tourisme n'est évidemment qu'un tout petit bout de la lorgnette par laquelle aborder les conséquences économiques et sociales de la crise sanitaire. D'ailleurs, il n'a pas attendu le Covid 19 pour faire l'objet de profonds doutes et de remises en question. D'autant que sa relation à la crise sanitaire est aussi ambiguë que celle qu'il entretient avec la crise climatique : tout comme il est un acteur à part entière du changement climatique qui le menace, il a aussi joué un rôle non négligeable dans la propagation de la Covid 19. Si les crises agissent comme des révélateurs et des amplificateurs de déséquilibres structurels, que révèle celle-ci du pic de contradictions dont le tourisme fait l'objet ?

La première question élémentaire posée au tourisme porte sur la mobilité, qui en est en même temps le moteur et l'essence. En affolant le « *récit officiel de la mondialisation* » comme le relève Michel Lussault², les mesures prises pour contrôler le Coronavirus ont grippé la fluidité de déplacement sur laquelle repose le tourisme. Cette démobilité a (ré)interrogé brutalement la relation à l'ailleurs, réactivant la loi d'airain de la proxémie³ : ce qui est proche finit toujours par compter davantage que ce qui est loin. Après le *travel detox* du confinement, et selon les régulations en vigueur, observera-t-on un catapultage de rattrapage le plus loin possible à la manière d'une décompensation pour « *profiter du moment présent, à fond* »⁴ ? Ou au contraire un réapprentissage progressif d'une relation à l'ailleurs recentrée sur notre espace de vie et ré-étalonnée ? Avec comme initiation intense à l'altérité un périple à pied ou en vélo de quelques dizaines de kilomètres ? « *Madagascar, non Jura !* », « *se sentir bien sans aller loin* »... : les slogans néo-situationnistes forgés après la crise de 2007 reprennent du service, célébrant les charmes et vertus de la proximité. Cet endotisme⁵ sera-t-il vécu comme une révélation et un ré-enchantement durable du quotidien ? Comme une assurance face au caractère anxiogène de l'altérité ? Ou bien comme une frustration, voire une punition dont le désir d'ailleurs sortira exacerbé ? La sortie du confinement suscite-t-elle un renforcement des pratiques à domicile sur fond de syndrome de la cabane, ou au contraire un épuisement de la *Staycation* ? Le coronavirus consacrera-t-il le *slow travel* ? Le vélo connaîtra-t-il l'engouement annoncé, à la fois comme moyen de transport permettant la distanciation physique, mais aussi comme mode de vacances itinérantes redonnant tout son sens au trajet par rapport à l'obsession de la destination ? La voiture fera-t-elle durablement figure de cocon protecteur face aux risques de promiscuité du train et de l'avion ? Le camping-car raflera-t-il la mise du combo transport/hébergement centré sur le régime prudentiel de la cellule familiale et amicale ?

¹ Une première version de ce texte est à paraître dans la revue ESPACES www.tourisme-espaces.com

² Michel Lussault, « Le Monde du virus, une performance géographique », AOC, 14 avril 2020, www.aoc.media

³ Abraham Moles et Elisabeth Rhomer (1998). Psychosociologie de l'espace, L'Harmattan, Paris.

⁴ https://www.lepoint.fr/economie/henri-giscard-d-estaing-on-aura-tous-une-grande-envie-de-vivre-02-04-2020-2369888_28.php#

⁵ Franck Michel (2005). Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages, Presses de l'université Laval.

La deuxième interrogation-clé posée au tourisme est celle des limites, non plus seulement géographiques, mais aussi culturelles et sociales que la crise est susceptible d'activer. A l'exception de quelques cas extrêmes de sur-tourisme, l'injonction aux records d'affluence et de fréquentation semblait rendre improbable toute mesure significative de régulation des flux de fréquentation. Celle-ci est temporairement (?) appelée à devenir la règle en matière de circulation, d'accès aux espaces et sites, ou de jauges revues à la baisse pour les événements et spectacles. Observera-t-on un regain d'attractivité des petits sites, petits groupes, petits déplacements, petits hébergements, petits événements sur le modèle du *small is beautiful*⁶ ? Quels effets de fragmentation, d'individuation, de diffusion et de dispersion dans l'espace et le temps seront engendrés ou renforcés ? Les « grands espaces » (haute mer, montagne, forêts...) feront-ils figure de destinations-refuges ? A moins la réduction des capacités d'hébergement par précaution sanitaire restreigne encore leur accessibilité, en intensifiant une « lutte des places »⁷ au bénéfice des détenteurs de résidences secondaires ou de certaines fractions de clientèles ? Verra-t-on apparaître de nouvelles saisonnalités basées sur les cycles de confinement-déconfinement imposés par la Covid et ses avatars ?

On peut aussi se demander si le phénomène accentuera les effets d'autolimitation, de ralentissement voire de renoncement individuels et collectifs jusque-là surtout liés à des choix éthiques voire militants : moins prendre l'avion, partir moins souvent, moins loin, moins vite, plus longtemps, ne pas chercher à aller systématiquement dans tous les endroits de rêves qu'offre la planète... A rebours de la promesse de surenchère expérientielle orchestrée par l'industrie touristique, une telle démarche contribuerait à « rendre le monde indisponible »⁸ selon la proposition d'Hartmut Rosa pour renouveler la possibilité d'un émerveillement. En cessant d'être une exception pour (re)devenir la règle cette inaccessibilité serait-elle vécue comme un ré-enchantement ou une insupportable régression ? Les mesures de contrôle social plus ou moins autoritaires qui font déjà débat vont-elles exacerber le *last chance tourism* ? Susciteront-elles des dissidences récréatives⁹, des plus infimes aux plus transgressives, y compris pour casser les codes du tourisme à la manière du voyage expérimental¹⁰ ?

Tout autant que les pratiques, la crise sanitaire réinterroge et bouscule les modèles de développement basés sur le tourisme. Jusque-là, ceux-ci semblaient capables de résister aussi bien aux crises économiques qu'à la crise climatique, même au prix de contradictions systématiques entre les objectifs affichés des politiques climatiques et les politiques économiques de croissance du tourisme : « fluidifier l'octroi des visas pour la Russie, la Chine, l'Inde, le Brésil et le Mexique ; développer de nouvelles lignes aériennes low-cost ; favoriser les courts séjours »¹¹... Cette incohérence est même explicitée jusque dans les rapports officiels : « Pour tenir à la fois les objectifs en termes d'attractivité touristique et ceux en termes de lutte contre le changement climatique, les mesures existantes, compte tenu des tendances

⁶ Ernst F. Schumacher (1979). *Small is beautiful, une société à la mesure de l'homme*. Le Seuil.

⁷ Lussault M. (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*, Grasset.

⁸ Hartmut Rosa (2020). *Rendre le monde indisponible*. La découverte.

⁹ Philippe Bourdeau et Florian Lebreton (2013). *Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression*. <http://www.espacestems.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression/>

¹⁰ Joël Henry & al. (2006). *Guide du voyage expérimental*. Lonely Planet.

¹¹ <https://www.gouvernement.fr/action/la-strategie-pour-un-tourisme-francais-leader-mondial>

observées en matière de demande touristique, pourraient donc ne pas être suffisantes »¹². Pour une large part, cette situation est conforme au présupposé constant selon lequel les solutions recherchées doivent « *favoriser la préservation de l'environnement sans restreindre l'activité touristique, notamment dans les espaces très fragiles* »¹³.

On ne s'étendra pas sur le constat largement partagé du fait que la Covid 19 a réussi en quelques semaines ce que des années de manifestations pour le climat n'ont jamais pu amorcer : arrêter une part significative de la mobilité généralisée. On ne glosera pas non plus sur le déficit d'anticipation des impacts d'une pandémie sur le tourisme. On notera par contre que le consensus général sur le tourisme comme industrie non délocalisable a largement négligé une condition impérative, à savoir l'importation massive de visiteurs en capacité de se déplacer. La révélation de cette vulnérabilité impensée conforte deux leçons possibles à tirer de la crise : d'une part privilégier les clientèles locales et régionales, perspective que les opérateurs ont commencé à réintégrer de manière positive à leur discours, alors qu'elle faisait plutôt figure d'archaïsme jusque-là ; et d'autre part réduire la dépendance au tourisme de nombre de territoires dans lesquels il est devenu une monoactivité, et donc un facteur de fragilité. Le débat sur la relocalisation de l'économie se double donc d'un enjeu de déspecialisation des territoires¹⁴, avec à la clé une sortie du tout-tourisme qui implique de penser en termes de diversification économique.

Cette double leçon de la crise résistera-t-elle aux élans fougueux de la relance ? La promesse de « *rebondir vite et loin* »¹⁵ pose une fois de plus la question de la réorientation de l'allocation des ressources publiques. Puisqu'en dernier ressort l'État et les collectivités sont convoqués pour « sauver le tourisme », ce devrait être selon une vision prospective qui prendrait à bras le corps les enjeux de transition. Pour l'heure, la seule ambition « disruptive » qui se retrouve invariablement dans tous les programmes de soutien au tourisme semble être la transition numérique, à grand renfort d'applications destinées à optimiser la connectivité des clients aux prestataires : accès aux services, optimisation des formalités¹⁶... Après l'aménagisme qui a longtemps prévalu, la *doxa* touristique se redéploie donc sur la base d'un autre solutionnisme technologique, celui du numérisme, sur le mode « *pour tout sauver, cliquez ici* »¹⁷. Cet « *immobilisme accéléré* »¹⁸ ne règle pourtant aucune des questions de fond posées au tourisme, et annonce de nouvelles dépendances : et si le prochain virus était informatique ?! On peut imaginer que l'omniprésence du numérique renforcera les niches touristiques basées *a contrario* sur la relation humaine, l'innovation sociale et la convivialité¹⁹. Mais elle contribuera peut-être plus sûrement encore à accélérer la concentration des opérateurs du

¹² Source : Direction générale de l'énergie et du climat / Service du climat et de l'efficacité énergétique. Synthèse n°3 décembre 2010.

¹³ Source : Appel à contributions Challenges AllEnvi – Tourisme & Environnement 2018. <https://www.cvt-allenvi.fr/actualites/163-challenge-allenvi-tourisme-et-environnement-16-octobre-2018>

¹⁴ Cédric Durand et Ramzig Keucheyan (2020). L'heure de la planification écologique, Le Monde diplomatique n° 794, pp. 16-17.

¹⁵ « Tourisme, rebondir vite et loin ». 34 propositions pour que vive le tourisme français : <https://lessocialistes.fr/wp-content/uploads/2020/05/Plan-Tourisme.pdf>

¹⁶ Voir par exemple « les solutions pour guérir le tourisme » de l'Organisation mondiale du tourisme <https://www.unwto.org/fr/healing-solutions-tourism-challenge>

¹⁷ Evgeny Morozov (2014). To Save Everything, Click Here: The Folly of Technological Solutionism. PublicAffairs.

¹⁸ Hartmut Rosa (2012). Aliénation et accélération. La Découverte.

¹⁹ Ivan Illich (1973). La convivialité. Le Seuil.

tourisme. Avec à la clé une ubérisation des métiers indépendants et des TPE via des plateformes de services omniprésentes²⁰ ?

La crise, nous dit-on, valide la nécessité d'un changement de modèle. Qu'en est-il dans le secteur touristique ? En passant en quelques décennies d'un bricolage localisé à une industrie globalisée, et de l'ingéniosité à l'ingénierie, n'a-t-il pas perdu une bonne partie de sa capacité à faire face aux incertitudes du futur ? Sans rien oublier des impacts en termes d'emploi et des drames qui vont avec, ce serait « *gâcher une crise* » comme dit Bruno Latour, que d'esquiver une énième fois certaines interrogations. Les sociétés contemporaines, dont le tourisme n'est qu'un miroir, semblent plus que jamais confrontées à un dilemme indécidable entre une norme « consumériste » et une norme « pro-environnementale ». Quitte à forcer le trait, la façon dont cet antagonisme imprègne le tourisme peut être résumée en quelques questions : quête d'harmonie apaisée ou surenchère expérientielle ? Mode contemplatif ou sur-actif ? Immersion dans la nature ou shopping et parcs d'attraction ? Bricolages intimistes ou grands équipements de prestige ? Fêtes patrimoniales ou *clubbing* débridé ? Convivialité ou orgie de masse ? Médiations humaines ou tout numérique ? *Digital detox* ou *Wifi* partout ? Montée en gamme ou tourisme pour tous ? Plus loin ou plus près ? Bien sûr, ces jeux d'oppositions n'ont rien d'exclusif, mais ils sont porteurs d'univers culturels qui sous-tendent de multiples injonctions contradictoires : accélérer ou ralentir ? *High-tech* ou *low-tech* ? *Bigger is better* ou *small is beautiful* ? Croissance ou décroissance ? Démesure ou modération ? Hyperconnexion ou déconnexion ? A la faveur de cette crise ou de la prochaine, ces dilemmes apparemment indépassables feront-ils l'objet d'arbitrages dans le sens d'une transition soutenable, ou bien le « *choix politique des groupes dominants de ne pas remettre en cause leur mode de vie*²¹ » l'emportera-t-il ?

La tension entre modèles de référence accentue des effets de fragmentation et de transformation qui invitent à une lecture en termes d'« après-tourisme »²². En écho à l'interpellation des modes de vie portée par les crises, le fait touristique est contaminé par la sphère des loisirs quotidiens et la recherche d'épanouissement existentiel. Les cadres et codes construits par et pour le tourisme sont débordés et même parfois inversés à la faveur d'un déplacement du registre du *visiter* vers celui de l'*habiter*²³. Autant que des formes alternatives *de* tourisme, des alternatives *au* tourisme sont recherchées durant le temps hors-travail. On observe alors à bas bruit une multiplication de pratiques plus ou moins explicites de « démission » du tourisme : activités manuelles et culturelles, jardinage, volontariat et actions collectives, sociabilité, bien-être...

En vidant les lieux touristiques les plus emblématiques et en clouant les avions au sol, la crise sanitaire a réalisé une partie du programme de l'anti-tourisme²⁴. La crise économique annoncée parachèvera-t-elle cette décroissance touristique ? Va-t-elle au contraire *upgrader* l'expérience des catégories sociales privilégiées en leur réservant l'accès à des sites touristiques soustraits au tourisme de masse ? La crise consacrera-t-elle la conviction que « *la*

²⁰ Luc Béal et Mustafeed Zaman (2019). « Comment les plates-formes mettent la main sur le développement touristique des territoires », *The conversation*, 27 juin 2019.

²¹ Jean-Paul Demoule, *pré-histoires du confinement*, Gallimard,

<https://assets.edenlivres.fr/medias/f3/fd7cbee9aabf2e893a6d037e801682f2cb2b2e.pdf>

²² Philippe Bourdeau (2018). L'après-tourisme revisité, Vi@ <http://journals.openedition.org/viatourism/1936>

²³ Niels Martin, & al. (2013). *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan.

²⁴ Voir <http://antitourisme38.over-blog.com>

vraie vie est ici »²⁵ ? Selon une vision émancipatrice ou au contraire celle d'un repli sur des lieux « refuges » plus ou moins gentrifiés, dans lesquels la promotion immobilière n'aura plus besoin du tourisme pour vendre des placements sûrs dans un monde incertain ? Jusqu'à quel point l'investissement massif dans le numérique va-t-il masquer ou évacuer l'enjeu d'innovation sociale et territoriale ? Dans quelle mesure la crise va-t-elle contribuer à renforcer la légitimité de pratiques créatives²⁶ jusque-là marginal(isé)es ou limitées à des sites ou publics restreints ? Au-delà d'effets conjoncturels très marqués, les enjeux d'observation et de conceptualisation des transformations structurelles du tourisme enclenchées ou accélérées par la crise sanitaire esquissent un agenda de recherche inscrit dans une perspective de transition récréative²⁷ qui ne manquera pas de mobiliser durablement la communauté des chercheur.e.s.

²⁵ Rodolphe Christin (2020). *La vraie vie est ici. Voyager encore ?* Ecosociété.

²⁶ Philippe Bourdeau (2019). *L'agir créatif dans le tourisme de montagne.* Urbanisme n° 411, p. 59-62.

²⁷ Jean Corneloup et Ludovic Falaix (2017). *Vers une transition récréative ?* Juristourisme 195, pp. 16-30.